Jean-Pierre Pralong

« Sans la culture, il y a un manque… »

Culture Valais

Le directeur Jean-Pierre Pralong a annoncé son départ après huit ans à la tête de l'association. Interview.

Patrice Genet pgenet@riviera-chablais.ch

Jean-Pierre Pralong lors d'une journée de la culture organisée chaque année dans le cadre de la Foire du Valais. Le rendez-vous a contribué à ancrer l'association dans le paysage valaisan. | CVKW – Valerie Giger

Il ne cherchait pas à partir, mais une opportunité – la direction de la future salle de concerts et de congrès de Sion, vraisemblablement – lui a intimé l'idée que c'était le bon moment. Arrivé en 2016 à la tête de Culture Valais, le Sédunois Jean-Pierre Pralong, 47 ans, partira en juin prochain en laissant l'association au sommet de la vague.

Jean-Pierre Pralong, quelle qualité faudra-t-il à la personne qui vous succèdera?

- De la passion, de l'énergie, et l'envie de rencontrer les gens. Mais surtout, à Culture Valais, on est au service des acteurs culturels; il faudra une personne qui incarne cette idée.

Cela s'est particulièrement remarqué durant le Covid…

- Oui. Il y a eu un avant, un pendant et un après Covid. Quand j'ai annoncé mon départ à nos partenaires, beaucoup m'ont rappelé cette période-là, où nous étions très présents via la hotline culture pour conseiller les artistes sur les plans sanitaire, économique ou psychologique. C'est une période qui a fortement marqué les gens et qui a ancré l'utilité de l'association dans le paysage culturel valaisan. C'est un souvenir fort, émouvant, pour de nombreux artistes, pour lesquels nous avons été une pierre à l'édifice d'aide, aux côtés du Service valaisan de la culture et de la Confédération notamment.

Avec le recul, quel a été l'impact de la pandémie sur le milieu culturel valaisan?

- Ce n'est évidemment pas au niveau de ce qu'a subi la santé, mais le tribut payé par la culture aura été lourd. Certains ont dû abandonner, d'autres se sont reconvertis ou se sont diversifiés. Mais la pandémie a permis une prise de conscience large du fait que sans la culture, il y a un manque, que son apport économique est important et qu'il y a des difficultés quant à la durabilité des carrières des artistes, dont le rôle est pourtant d'autant plus important lorsque l'on traverse des périodes troublées. Globalement, la place de l'artiste dans la société est ressortie renforcée du Covid.

Fondée fin 2010 sous le nom de Plateforme Culture Valais et portée pendant quatre ans par trois femmes – Nathalie Benelli, Marlène Mauris et Sophie Michaud –, l'association s'est dotée d'un premier directeur avec votre arrivée en 2016. Comment analysez-vous son évolution?

- Avant mon arrivée, l'agenda culturel et le bureau de conseil étaient déjà en fonction. Puis l'association a décidé l'engagement d'une personne à la direction pour donner un nouvel élan. Un des projets phares a été notre présence au Salon du livre de Genève en 2018, sur quelque 500 mètres carrés. Avant le Covid, on a aligné les événements à forte présence. Ça a notamment été le cas en 2019 aux Swiss Live Talents à Berne ou à la Fête des Vignerons à Vevey lors de la Journée du Valais. Cet événement de grande ampleur, marquant, a permis de renforcer les liens entre culture et promotion économique. Le Covid a un peu interrompu cette dynamique, mais nous serons à nouveau présents lors des Championnats du monde de mountain bike en Valais en septembre 2025.

Puisque l'on parle du canton, le Chablais valaisan, bien que loin de Sion, est un acteur phare du Valais culturel.

- Tout à fait. Saint-Maurice, avec notamment le Théâtre du Martolet qui est la plus grande salle du canton, est un petit bijou d'histoire et de patrimoine culturel. Et Monthey, que l'on n'attend pas forcément comme une ville culturelle, est un lieu où il se passe beaucoup de choses, entre le Crochetan, le Pont Rouge, le Kremlin, la future Casa Nova ou encore les collaborations nouées avec la vallée d'Illiez.

À Monthey justement, le directeur du Crochetan Lorenzo Malaguerra a été l'initiateur de l'Abobo, abonnement général culturel, lancé lors de la deuxième vague du Covid. Comment se porte ce projet?

- Fort bien! Nous comptions 1'500 détenteurs lors de la première saison, nous en sommes aujourd'hui à plus de 2'000 et quelque 50 lieux partenaires, dont des cinémas. Et ce n'est pas prêt de s'arrêter, avec un intérêt aussi hors canton!

Scruter les pépites de la banalité

Littérature

Comment expliquer l'affection entre deux êtres que tout sépare? Avec «histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir», la Corsiérane Catherine Lovey façonne l'ordinaire pour en révéler ses énigmes.

Noémie Desarzens
ndesarzens@riviera-chablais.ch

Sur son site Internet www.catherine-lovey.com, l'auteure donne à lire des chroniques et répond à des lecteurs et lectrices dans la série de «La question qui tue». | G. Ferla

De simples voisins de palier. Puis le temps passant, des liens se tissent. Une histoire somme toute banale. Mais c'est précisément par cette observation subtile de cette apparente platitude que se révèle le mystère de l'existence humaine. C'est ainsi que Catherine Lovey conçoit son travail d'écrivain. L'auteure aime observer la société à travers «ses discrets mouvements tectoniques». «Je suis contre le sensationnalisme. Mon travail d'écriture consiste à nous ramener à notre humanité par la banalité, qui révèle une vraie richesse.»

Une histoire en minuscule

Le titre de son cinquième roman est fondamental. «C'est une histoire qui peut arriver à tout le monde, d'où l'absence de lettre majuscule à <histoire>. La formulation du titre nous met à distance de notre propre peur de la mort. Ce n'est pas nous qui avons peur, c'est lui, cet homme, là-bas, qui ne voulait pas mourir.»

«histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir» dépeint la relation entre Sándor et sa voisine. Celle-ci ne sait rien de lui, si ce n'est qu'il est hongrois et homme d'affaires. Puis un jour, cet homme tombe malade. Une vulnérabilité qui les rapproche, malgré l'absence de points communs. «Un lien de grande proximité et de grande distance unit mes personnages. Cette complexité me permet d'y instiller de l'empathie et de montrer l'importance de construire des ponts malgré les divergences.»

Écrire accompagnée

Ses inspirations? «Je n'écris jamais seule!» D'origine valaisanne, l'auteure conçoit l'écriture comme un périple, avec des compagnons de cordée mûrement choisis pour l'accompagner. Ainsi deux figures littéraires ont encadré et guidé la conception de ce roman: les écrits de l'auteur hongrois Sándor Márai et une nouvelle de Léon Tolstoï. «Il faut lire et relire «La mort d'Ivan Ilitch». C'est un récit qui m'habite profondément.»

Si ce roman est traversé par des questions existentielles, telles que notre rapport à la maladie et à la mort, Catherine Lovey refuse le tragique. «Avec l'écriture, je tente de matérialiser les sensations. En ce sens, je suis un écrivain de l'entre-deux.» Pour décrire son travail, Catherine Lovey aime les images. Ainsi cette formule de «l'entre-deux» pour exprimer une certaine oscillation entre objectivité et sensibilité. Une recherche littéraire pour montrer la pluralité des expériences humaines et des ressentis.

Vernissage du roman de Catherine Lovey, mardi 6 février dès 18h30 au Café Littéraire. Une rencontre animée par le critique littéraire Thierry Raboud. Entrée libre.

Pub